U d'/of OTTAWA
39003002166725

JUIL 2 19

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Universitas
uOttawa
BIBLIOTHECA
LIBRARY ANNEX
Ottaviensis

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lescygnesposie00viel

EX LIBRIS

DU MÊME AUTEUR :

CUEILLE D'AVRIL (épuisée).

POUR PARAITRE CHEZ ALCAN-LEVY :

JOIES, poème ;

YELDIS, trilogie.

Livre I : Dramatis Personae.

LES CYGNES

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

LES CYGNES

(POÉSIES 1885-86)

ALCAN-LÉVY, ÉDITEUR

ARCHIVE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ARCHIVES
Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2643
.I3C9
1887

De l'herbe bleue aux plaines roses
Jusqu'à l'étang laiteux de brumes,
Mon cœur, au loin des amertumes,
Adore et s'émerveille aux choses;
Parmi l'haleine respirée,
Pour moi seul des iris insignes
Mon âme suit vers l'empyrée
L'essor éblouissant des cygnes.

Il chante dans les jeunes branches
Et dans la prée et vers le fleuve;
Mon cœur enamouré s'abreuve
D'espoir et rêve des revanches,
Et, dans sa ferveur d'inspirée,
Guettant le vol des strophes dignes,
Mon âme suit vers l'empyrée
L'essor éblouissant des cygnes.

F. V.-G.

DÉDICACE

Silencieux musicien,
Livre, folle âme d'une année,
Défeuille la rose fanée
De notre rêve étésien ;
Jette au fléau cette glanée ;
Va, chanteur, vers ta destinée ;
Mais songe que tu fus le sien,
Et porte Lui des épis d'or
Avec des pétales de rose ;
Et dis Lui que ton maître s'ose
Jusqu'à sourire au printemps mort ;
Et que son rêve se repose
En l'espoir de la même chose ;
Et que son cœur est mâle et fort.

Pour le lecteur

POUR LE LECTEUR

UNE chose apparaît intéressante et, peu s'en faut, générale quand on considère le mouvement poétique actuel; c'est ce que certains ont appelé l'*extériorité* du vers :

C'est le vers libéré des césures pédantes et inutiles; c'est le triomphe du *rythme;* la variété infinie rendue au vieil alexandrin, encore monotone chez les romantiques; la rime libre enfin du joug parnassien, désormais sans raison d'être, redevenue simple, rare, naïve, éblouissante d'éclat au seul gré du tact poétique de celui

qui la manie ; c'est la réalisation du souhait de Théodore de Banville : « Victor Hugo pouvait, lui, de sa puissante main, *briser tous les liens dans lesquels le vers est enfermé*, et nous le rendre *absolument libre*, mâchant seulement dans sa bouche écumante le frein d'or de la rime... »

Novembre 1886.

Triplici

TRIPLICI

Contre le ciel fièvreux d'un automne elle dresse
L'orgueil de son profil étrange et de sa gorge ;
Sur sa robe le sang du cygne qu'elle égorge ;
Et dans ses yeux bleu clair ricane sa tendresse.

Il tournoie autour d'elle, en neige virginale,
Des plumes, dont les vents emportent le trophée ;
Le flot de ses chairs de sa guimpe dégrafée
Jaillit comme une écume et déborde et s'étale.

Goutte à goutte, éperlant l'exubérante sève
De ses seins fécondés en des nuits d'âpres plaies,
L'haleine chaude de ses narines gonflées
Fait choir vers ses doux pieds le lait tiède du rêve.

La robe se cramponne en plis à la ceinture
— Robe de lin souillée et ceinture d'or mate ; —
Sur sa puissante épaule un pourpre de stigmate;
Et sa bouche fredonne un chant contre nature.

Elle monte à pas lents le sentier vert et chante,
Chante au hasard des mots exquis sur un air vague ;
Et va, très pâle, par le chemin qui zigzague
Vers la cime éternelle où blanchit l'aube lente.

Et je lui dis, émerveillé : « Déesse étrange,
Qui montes vers la cime avec cet air superbe,
Pourquoi tes pieds effacent-ils l'éclat de l'herbe ?
Pourquoi ces fleurs que fane ainsi ta main d'archange ?

Le dégoût suit tes pas comme un chien famélique ;
Ton ombre stérilise et ton haleine brûle ;
Tu chasses devant toi l'aurore qui recule :
L'âme est sans idéal, la rime sans réplique.

La nuit grimpe à ta suite au flanc du mont, nuit dense,
Nuit froide qui pénètre au cœur, nuit d'épouvante
Où plane la folie érotique qui vante
Ton règne impur et le péché de leur démence.

Pourquoi, tandis qu'en vain je prie et je mendie
Vers toi, l'Enigmatique aux yeux bleus d'améthyste,
Qui brises l'instrument et fascines l'artiste,
Crains-tu vers l'orient ces lueurs d'incendie ?

Tes chiens hurlent ; il court, là-bas, un vent sonore ;
Pourquoi ce pâle éclat de tes yeux ? toi, l'amante
Impénétrable dont l'unique amour nous hante,
O toi, dont le caprice exalte et déshonore ?

Hécate triple, qui grandis et diminues
A ton seul gré, mère de gloire ou d'infamie,
Pourquoi t'arrêtes-tu, hésitante et blémie,
Roide et les yeux fixés, là-bas, aux cimes nues ? »

Voici poindre le jour royal au ciel d'automne :
L'ombre reflue ainsi qu'une marée impure
Et l'azur innocent, vierge de la souillure,
Grandit comme une grève émergeante, et rayonne !

Artémis est debout sur la cime gravie,
Drapée en sa chlamyde archaïque et regarde
Vers la plaine éblouie et la forêt bavarde,
Humant l'arome sain qui monte de la Vie ;

L'ombre de ses cheveux est comme une auréole,
La douceur de ses yeux, comme un aveu sans honte,
La chaste volupté de sa poitrine dompte
Les désirs pervertis et la passion folle.

Sonne la grande Lyre aux doigts du coryphée,
Vierge, le jour rutile aux frises du vieux temple ;
Vers toi, de l'univers que ta pitié contemple,
S'enfle en péan l'amour de son âme assoiffée !

Un poème de la mer

Tu septiformis munere

Hymne romaine

Mare vorax

Je suis venu vers toi, Mer, comme vont tes fleuves
Impétueux et forts, rongeant le frein des rives,
Tes fleuves triomphants dans leurs courses déclives,
Les fleuves souriants et doux où tu t'abreuves ;

Je suis venu noyer mon cœur en tes flots gris,
Mon cœur et ma pensée altière d'insurgé ;
Moi dont le rêve aventureux a voyagé
Confiant vers la gloire acerbe du mépris ;

O Mer, je suis venu vers toi, l'Insatiable,
Vers le gouffre oublieux et vers l'immense tombe,
Engloutir mon orgueil en l'abîme où retombe
La buée éphémère au mirage implacable;

Mer, prends mon cœur, avec ses rêves chers et vains
Et mon amour futile et son ambition,
Mer, dans l'oubli passif de toute vision,
Je veux errer parmi le deuil de tes grands pins;

Car, par la plaine ensoleillée et dans l'ivresse,
J'ai marché, radieux de gloire anticipée;
Mer d'oublis, soit le but de ma folle équipée :
Voici que sombre au large un soleil en détresse.....

Mare ferox

Sous l'azur infini des glorieux étés,
Narguant la voûte bleue ainsi qu'une rivale,
Tu roules, dans l'orgueil de tes immensités,
Majestueuse Mer, ta houle triomphale;

Et voici qu'ébloui de rêves surhumains
Mon cœur, infatué du privilège unique,
Jette mon nom infime aux justes lendemains
Et rythme à ton instar mon orgueil laconique :

Certe, il est bon d'avoir ouvré le vers d'acier,
Certe, il est doux d'avoir vécu le saint poème,
Et d'avoir méprisé le blâme qui messied
Aux lèvres de la tourbe, et d'être resté même;

Il est digne de croire imperturbablement
En l'Idéal honni de ceux que l'on acclame
Et d'avoir écouté Celle qui les dément
Ayant chanté vers Elle un chaste épithalame.

Que ton nom meure ou qu'il résonne à tout jamais,
Qu'il sombre dans l'oubli, qu'il hante les mémoires,
Que t'importe, ô rêveur de rêves blasphémés
Dans l'orgueilleux dédain des mépris et des gloires?

Mare tenax

Quand rutilant et doux à l'occident splendide
Le glorieux soleil s'immerge en tes flots d'or,
Je rêve au mythe exquis de la belle Atlantide
Qui sous ta houle avide à jamais rêve et dort :

Tu gardes le secret des riantes prairies
Et des vierges cueillant les lauriers et les thyms,
Le rite impérieux des lentes théories,
Et l'arome des bois montant dans les matins ;

Et moi, qui sais des lieux de fleurs et d'insomnie
Sous le jour éternel d'un éternel printemps,
Où toute volupté suprême est infinie,
Où dans l'air embaumé planent des vols chantants ;

Doux pays où s'en vont des fleuves grandioses,
lés de nénuphars, berçant des nids d'Alcyons,
Pays où l'Empyrée arde en apothéoses
Sur l'éblouissement des belles actions ;

J'ai senti sourdre en moi ce rêve d'égoïsme
De garder, comme toi, le secret de mon cœur,
Et de ne pas livrer la vision du prisme
A l'imbécilité de leur rire moqueur.

Mare salax

« Ecoute dans la nuit d'août lascive, écoute :
C'est comme un long sanglot d'amants exténués;
L'atmosphère palpite... Allons, vieux cœur, en route
Vers l'assouvissement de tes instincts rués;

« Ecoute le baiser voluptueux des vagues,
Des vagues étouffant le rire des galets;
La nuit est lourde et s'alanguit de désirs vagues,
Il pâlit au zénith des éclairs violets;

« Allons, vieux cœur, en route vers ton vieux délice,
Ce frisson de la grève évoque d'autres nuits;
Ce soir d'août pâmé la Nature est complice
Et grise l'univers de parfums et de bruits... »

Mais ta folle chanson ne berçait pas mon âme,
O Mer libidineuse, en ce lourd soir d'été ;
Je n'avais pas au cœur un nom rieur de femme,
Je n'ouvrais pas mon rêve à ta lubricité,

Et, comme Parcifal au jardin érotique
Parmi les fleurs du mal et leurs tentations,
Je n'ai songé, ce soir, qu'au Chef-d'œuvre authentique
Où doivent converger toutes nos passions.

LES CYGNES

Mare vecors

Les pourpres du brasier sanglant où s'effondra
Le Dôme d'or rougi s'éteignent, une à une...
Des décombres du Jour et de son apparat
Il fume des nuages d'encre, vers la lune...

Au large, dans la nuit des rêves et des flots,
Eclate un roulement sinistre, et, sur les grèves,
Le hurlement des vents se mêle à des sanglots;
O Mer, dans ta fureur énorme tu te lèves !

Surgis, brise l'entrave et dévaste et détruis
Ce monde chancelant qui tombe en pourriture,
Extirpe ce bois mort et cet arbre sans fruits,
Lave ce grouillement d'êtres contre-nature !

Sois le Déluge, sois l'extermination,
Car la Vertu n'est pas, car l'Amour s'achalande,
Car la Gloire vénale est une ambition,
Car le jardin du Rêve est une morne lande.

O, du moins, jusqu'au jour où ce monde damné
Abîmera sa lèpre en ta vaste amertume,
Dresse-toi sur ta grève, Océan enchaîné,
Et crache-lui l'insulte âcre de ton écume !

Mare socors

Dors, Mer insoucieuse et lasse, que te fait
L'arrogante blancheur des falaises ? qu'importe
L'opprobre des granits où ta colère avorte ?
Cette trève alanguie est meilleure, en effet.

Dors sous ce lent midi de rêve et d'inertie
Impassible et rieuse en ta placidité :
Dans l'ombre d'un grand pin ne t'ai-je pas chanté
La douceur d'un vieux songe éclos en poésie ?

Ne suis-je pas venu chercher auprès de toi
L'insouciance d'être et le rire imbécile ?
— Qu'importe la moisson ? — j'ai jeté ma faucille
Aux chardons du chemin, et sans savoir pourquoi.

..... Le rire de tes flots berceurs comme des rimes,
Et tes barques de pêche aux horizons trop bleus...
Voici le souvenir d'un conte fabuleux
Aux pays inconnus, par de-là tes abîmes...

Et ton miroir qui ne reflète du passé
Que mes heures de joie inactive et sereine...
Et ce sillage blanc, sans doute de Sirène...
O Mer, dormons un peu ; ce rêve m'a lassé.

Mare livens

Les verts et l'indigo brûlant et l'azur pâle
Que roule dans ce faste impertinent ton flot,
Et les étoiles d'or et la lune d'opale
Que tu balances dans la nuit comme un falot,

Tu les as pris aux ciels merveilleux des aurores,
Aux rêves des minuits, aux gloires des couchants
Pour en farder l'éclat de tes houles sonores
Et tu cherches l'écho des roches pour leurs chants !

Ne sens-tu pas en toi l'opulence de n'être
Que par toi seule belle, o Mer, et d'être toi ?
N'as-tu pas ton arcane où nul œil ne pénètre,
Comme l'Espace, et n'as-tu pas aussi l'effroi ?...

Pour toi, mon cœur, qui ris de honte et te renies,
Si leur gloire sur toi pèse d'un vaste poids;
Si, sous l'immensité des cieux et des génies,
Ta médiocrité semble un crime parfois;

Du moins sois fier, malgré les heures d'impuissance
Exulte d'être toi, puisque tu restes tel —
Toi qui n'as pas rythmant quelque réminiscence
Cherché le plagiat qui m'eût fait immortel!

Euphonies

« La belle dame sans merci »

Ce furent là des heures douces,
O ma dame des roses blondes,
Où tournoyait en folles rondes
L'essaim des rêves sur les mousses,
Et vous disiez des choses douces.

Ce furent des baisers de rêve,
O ma dame des roses blondes,
Comme fleuris en d'autres mondes;
Et, sous la lune qui se lève,
J'ai cueilli des baisers de rêve.

Ce fut mon radieux poème,
O ma dame des roses blondes,
J'aurais noyé parmi les ondes
De vos tresses mon âme même :
Et vous n'aimez plus qu'on vous aime.

Au vieux balcon fleuri j'accoudais ma tristesse
Parmi vos blancs rosiers,
Et j'entendais qu'il vous disait : « Chère comtesse »,
Et que vous lui causiez;
J'écoutais le murmure endormeur des abeilles
Parmi vos blancs rosiers;
Vous riiez, et j'ai dû me boucher les oreilles ;
Et comme vous posiez!
Ah ! vous ne voyiez pas agoniser mon âme,
Parmi vos blancs rosiers;
Vous ne saviez pas que de rire fût infâme,
C'est comment vous l'osiez!

« Il voulut tout revoir..... »
V. H.

Le flot dormeur s'éveille et chante sous nos rames ;
Les roseaux chuchoteurs s'écartent ; le vieux pont
Aux éclats de tes ris s'émoustille et répond...

Voici le bois aux merisiers où nous entrâmes.

La plaine a la torpeur d'un lézard, au soleil ;
Il plane des vapeurs comme une somnolence ;
Et l'herbe est verte, et l'ombre sur nous se balance...

Voici la source où but ton sourire vermeil.

L'ombre des meules traîne en cônes vers la lune
Qui des cimes, là-bas, regarde en se penchant
Le jour mourir parmi les affres du couchant...

Voici le crépuscule et la nuit importune.

Le flot chante éveillant des rêves endormis,
Les roseaux dans la nuit d'été pleurent — il semble —
Les échos du vieux pont ont une voix qui tremble...

Voici l'auberge hilare et le chant des amis.

L'Aurore a des pudeurs virginales, des voix
Qui font rêver le fol espoir d'aimer une autre,
En cette solitude, hélas, qui fut la nôtre
Aux jours d'alors, et tout ce passé que tu vois.

L'Aurore a Tes pudeurs virginales, Ta voix,
Vibrante voix d'alors que n'eut jamais une autre ;
Mais cet amour très chaste et saint que fut le nôtre
S'en est allé de ta chère âme, je le vois.

A pas très lents, par la charmille basse, où nôtre
Premier rêve a chanté le duo de nos voix,
Je vais parlant ce rêve, il semblerait d'un autre.

O mourons — que me font les choses que je vois
Et cette solitude, hélas, qui fut la nôtre,
Aurore, et ta pudeur virginale, et tes voix !

« Oiseau bleu couleur du temps »

Sais-tu l'oubli
D'un vain doux rêve,
Oiseau moqueur
De la forêt ?
Le jour pâlit,
La nuit se lève,
Et dans mon cœur
L'ombre a pleuré ;

O chante-moi
Ta folle gamme,
Car j'ai dormi
Ce jour durant ;
Le lâche émoi
Où fut mon âme
Sanglote ennmi
Le jour mourant...

Sais-tu le chant
De sa parole
Et de sa voix,
Toi qui redis
Dans le couchant
Ton air frivole
Comme autrefois
Sous les midis ?

O chante alors
La mélodie
De son amour,
Mon fol espoir,
Parmi les ors
Et l'incendie
Du vain doux jour
Qui meurt ce soir.

« .. Sola sub nocte... »

Les mots que vous disiez je les redis à l'ombre,
Le verre où vous buviez je l'ai brisé de rage;
Accroupi dans la nuit sinistre de la plage
J'écoute le canon lointain d'un brick qui sombre...

Et que vous importait mon âme, douce dame?
Mon amour ingénu, vous deviez en sourire;
Et puis, en somme, était-ce à moi de vous le dire,
Et devais-je espérer que vous prissiez mon âme?

Le phare, à l'occident, alterne ses couleurs ;
La *sirène* fatale ulule au ras des syrtes ;
Mais la nuit glaciale est claire de pâleurs...

Qu'avais-je à vous parler de roses et de myrtes,
Vous dont les yeux changeants émerveillaient mon cœur,
Vous dont la voix trop douce étonna ma candeur ?

« Le vent de cette nuit a jeté bas l'Amour »
PAUL VERLAINE.

Dormir et rire d'aise, un sommeil ; je divague ;
Dormons : le mal d'aimer, ô cœur, t'a ravagé ;
Et je me sens, ce soir, si follement âgé
Que je me crois le survivant d'un monde vague.

La nuit est formidable et triste à tout jamais,
Un souvenir qui hante emplit l'ombre déserte ;
Mon regret est futile et mon désir inerte
N'appelle plus l'espoir des rêves abîmés ;

Dormons : il n'est plus rien sous le crèpe d'azur
Où s'est drapée à tout jamais la vieille joie :
Tes ailes que le saint désir ouvre et déploie

Retombent, ton espoir d'aimer est presque impur.....
Je divague au retour des vaines lassitudes,
N'avions-nous pas rêvé d'autres béatitudes ?

Rursus

Ton cœur larmoie
Ce soir de Mai,
Comme un enfant;
Ton cœur larmoie,
Et se défend
D'avoir aimé
Comme un enfant.....

Ton cœur regrette,
En ce doux soir,
Comme un remords;
Ton cœur regrette
Ses rêves morts
Et cet espoir,
Comme un remords...

Ton cœur hésite
Et craint d'aimer
Comme d'abord;
Ton cœur hésite...
Et c'est au bord
De cette mer,
Comme d'abord.....

Ton cœur se grise
Au même vin
Sans le savoir;
Ton cœur se grise
En ce doux soir,
Encore en vain,
Sans le savoir.....

Laetatus sum in his quae dicta sunt mihi
Psaume 121

Le rêve conscient qui te donne ma vie
Est triste du regret des futurs abandons,
Et la sente rieuse, où l'âge nous convie
Pour l'étape d'une heure où nous nous attardons
En ce rêve joyeux qui te donne ma vie,
Nous mène au carrefour prochain des abandons...
O la rieuse sente où l'amour nous convie
Et l'étape alanguie où nous nous attardons !...

Ce rêve d'énergie est lâche et fol en somme
Et ce *toujours* banal est menteur en effet ;
Car la fatalité surhumaine nous somme :
La trame de nos vœux s'effile et se défait,
Et tout serment d'amour est lâche et fol en somme ;
Car je connais trop bien le serment que j'ai fait,
Et que l'oubli fatal du lendemain nous somme,
Et comment ce lien fragile se défait.....

Mais ce rêve idyllique est comme l'accalmie ;
Ta voix chaude me berce ainsi qu'un océan ;
Et ta parole arrive à mon âme endormie
Comme un chant vague avec l'oubli de ce néant
Du rêve, et de l'amour, et de son accalmie ;
Laisse voguer mon âme au loin sur l'océan
Et berce de ta voix son rêve d'endormie;
Puisque Demain devra pleurer tout ce néant.

Plein air

Ta chevelure éparpillée
Enonde et coule en l'herbe verte,
Comme un ruisseau clair sablé d'or ;
Et, sur ta gorge mi-couverte,
Un vague rayon danse ou dort ;
Distraitement, lèvre entr'ouverte,
Tu ris au ciel par la feuillée.....

O douce chose printanière,
O jeune femme, ô fleur superbe,
Epanouis ta nudité
Royale emmi tes sœurs de l'herbe ;
L'inconsciente vanité
Rutile sur ta lèvre acerbe
Et rayonne dans ta crinière.

Reste ainsi : l'ombre violette
Se joue aux roses plis des hanches ;
Ouvre tes grands yeux puérils
Où rit l'orgueil de tes chairs blanches.....
O, fut-il en d'autres avrils
Pareille fête sous les branches ?
Et qu'elle est vaine la palette !

Les genêts ont fleuri le sable de la grève
Où le fleuve roulait, l'autre mois, ses caprices,
Et tout ce lent Juillet a passé comme un rêve;
Les genêts ont fleuri l'éblouissante grève...
Dis-moi que tes baisers ne sont que des prémices,
Que tout ce lent. Juillet passé comme en un rêve
N'était que le prélude aux suprêmes délices...

Le sable de la grève est fleuri de genêts
Que le fleuve courbait en riant, l'autre mois;
Le sable ondule au creux des lits abandonnés,
Le sable éblouissant est fleuri de genêts;
La brise attiédie à l'ombre du vieux bois
Chasse le sable fin des lits abandonnés;
Les choses ne sont pas ainsi que l'autre fois! ....

« Des feuilles mortes vains baisers des printemps morts »

Ce jour de fol amour décline,
Douce, crains-tu le crépuscule ?
Le but enténébré recule,
La nuit nous suit sur la colline.
— Se peut-il que le cœur se trompe ? —
Serre bien l'Enfant que tu portes :
Par le chemin brun qui s'estompe
Voici venir les feuilles mortes...

L'aurore a pleuré notre joie,
Douce, et nous allions incrédules
Sous le treillis des campanules;
Le peuplier qui chante et ploie
Riait, et le rayon qui pompe
La rosée aux herbes accortes...
Par le chemin brun qui s'estompe
Voici venir les feuilles mortes.....

N'avons-nous pas dormi des heures,
Douce, ce jour fut court, sans doute?
Entends-tu dans la nuit? Ecoute?
Faut-il que maintenant tu pleures,
Veux-tu que le lien se rompe?
Pourquoi trembler, toi qui m'exhortes?
Par le chemin brun qui s'estompe
Voici venir les feuilles mortes...

Rex

A mon ami Philibert Delorme

REX

Il trône au carrefour des mondes ; par la nuit,
Vers le parvis éblouissant de marbre et d'or,
Des confins de l'espace où l'Existence dort,
S'en viennent en chantant les couples — pour la mort —
Cœur sur cœur ; et l'autel saigne et fume vers Lui.

Et voilant à demi son regard tendre et fol
Il sourit aux chansons des poètes aimés,
Et la blonde Ève a fait de ses deux seins pâmés
Le repos de sa tête, et les rêves blâmés
Font bruire l'harmonie étrange de leur vol.

Tout est pourpre — la honte y heurte la pudeur ;
Tout est vibrant — le chant des chœurs alterne, ainsi :
« Gloire au Dieu ! » — Dans un nimbe de blondeurs voici
Venus imperatrix et son trône est aussi
D'or fauve parmi les marbres et leur candeur.

Ici la joie éclate en rires éternels
Que répercute à l'infini la voûte ; ici
Plane l'encens voluptueux, et tout souci
Meurt dans l'ivresse ; ici le cœur qu'on a choisi
Se livre ; et c'est le lieu des triomphes charnels.

La colonnade étend ses marbres vers la mer
Par des plaines de fleurs mystérieuses d'où
Monte une griserie extatique ; un vent fou
Sort de la mer, et des ramiers blottis au cou
Des vierges lissent leur plumage où le flot clair

Sema des perles; vers des bois enguirlandés,
Dans le rayonnement du trône insoucieux,
La terrasse aux balustres d'or court sous des cieux
Pâles d'azur — et le chœur chante — et tous les yeux
Fixent aveuglément l'âpre splendeur du dais.

Regarde ! — à l'horizon, jusqu'en l'ombre du soir,
Vois : comme un incendie énorme va roulant
La pourpre de sa flamme ainsi qu'un flux sanglant
Et sa fumée, écume atroce ; tel, au flanc
Des rocs, le carnage du ressac bave noir !

Mer de sang et de fange et de haine ; océan
Qui roule, épars dans l'ombre, au gré fatal des flots,
Les couples nés de l'ombre inépuisée, éclos
Au néant de la vie humaine et ses sanglots,
Vers l'éternelle mort et vers l'autre néant.

Ils ne contemplent pas le morose infini,
Ceux-là de la terrasse d'or ; et, jusqu'au Roi
Du trône, l'hymne de leur âme sans effroi
Chante, parmi ses chœurs, des délices que croit
Éternelles leur cœur naïf et qui bénit.

Et le temple et la plaine et la terrasse d'or
Résonnent à jamais de l'hymne continu ;
Et pour l'éternité cambrant son torse nu
Eros rayonne ; à tout jamais de l'inconnu
Les couples s'en viendront en chantant vers la mort.

Le Fruit

A mon ami Henri de Régnier

LE FRUIT

— RÊVE —

Loin de la grève ardente et de l'aridité
Où le fleuve se perd dans le sable des dunes
Nous remontions la rive ; un éternel été
Brûle ces lieux voués aux célestes rancunes
Où dorment les débris d'une antique cité.

Tout un jour, exaltés en rêves de conquêtes,
Forts du désir impérieux de l'Inconnu,
Nous marchions, et, parfois, un mirage de crêtes
Dentelait l'horizon silencieux et nu :
L'on entendait vibrer la Lyre des poètes.

Mais l'heure choyait lente des cieux ; l'Infini
Montait de l'horizon qui rétrograde, en nappe
Inaltérée, insultante d'azur uni :
Malgré le désavœu railleur de chaque étape
Nous marchions vers le but fébrile du banni ;

Dans l'éblouissement torride de la plaine
Que hérissent des monolithes, jusqu'au soir,
Nous marchions, en rêvant la bienfaisante haleine
D'un bois et l'ombre des palmiers ; mais nul espoir
Ne s'en venait, là-haut, comme un flocon de laine.

La nuit vint ; puis, dans l'aube, alors que nous allions
Par la rive stérile et morne, et par la route,
Apparut, vers le Nord, ainsi que des sillons,
Une ondulation de collines ; et toute
La rive était empreinte au sceau des grands lions.

Nous entrions alors sous des voûtes hautaines
Ecartant les buissons de ronces emmêlés;
Entre des troncs noueux de noyers et de chênes
Colossaux et plus vieux que les rocs éboulés,
Des lianes font peser la lourdeur de leurs chaînes.

Plus loin, l'herbe géante, ainsi qu'une forêt,
Vers l'azur entrevu dresse ses cimes blondes
Où le soleil ondule ainsi qu'un flot doré ;
Et puis c'est le murmure accoutumé des ondes,
Et le fleuve, ruisseau maintenant, reparaît ;

Des plaines de limon étrangement fécondes
Surgit, comme au hasard de toutes les saisons,
L'exubérante flore éparse par les mondes ;
Et dans l'effeuillement fauve des floraisons
Notre âme s'attardait parmi des fleurs immondes.

Nous marchions : devant nous, des profondeurs d'un val
Jusqu'au dôme éperdu des feuillages sans date,
En gerbes d'émeraude opaque et de cristal,
Jaillit en bouillonnant la source de l'Euphrate
Avec un bruit harmonieux de clair métal ;

Fardé, comme au printemps, de fleurs roses et blanches,
Debout dans la clairière, éternel et fatal,
Et ployé jusqu'au sol sous l'orgueil de ses branches,
L'Arbre de la Science du Bien et du Mal
Raidit son double tronc bombé comme des hanches.

Au pied de l'arbre avec des fleurs sur ses genoux
Notre âme dit : Voici le fruit où l'on s'étanche ;
Et je pris d'elle un fruit et je le trouvai doux ;
Nous nous complaisions dans cette ombre qu'épanche
L'arbre, et la volupté des dieux entrait en nous ;

Heure folle ! — puberté du songe : nos rêves
Prenaient vie aux seuls vœux des désirs créateurs ,
Mais, joie extasiée, afin que tu t'achèves,
Sur nous l'arbre du mal amoncelait ses fleurs,
Et des siècles passaient comme des heures brèves....

La fin nous est venue, ainsi, comme une mort ;

L'ange vengeur du doux péché d'Adam et d'Eve,
Dans l'immobilité d'un simulacre d'or,
Tient de son poing crispé le flamboîment du Glaive,

Et l'Eden apparaît, là-bas, comme un décor !...

Carmen Perpetuum

Mixtam te varia laudavi saepe figura,
Ut, quid non esses, esse putaret amcr.

(*Elégie latine.*)

PRÉLUDE

« Depuis toujours »

PAUL VERLAINE.

L'Aurore impériale et sa pourpre ont passé ;
Voici le chant des bois et la rumeur des plaines
Et le printemps mêlant ses sons et ses haleines
Grise d'amour mon âme éprise du passé.

L'herbe est joyeuse et vers le fleuve qui dévie
Majestueux et lent aux horizons perdus
S'élèvent des murmures doux, comme entendus
Par de là l'autre hiver, et par de là ma vie...

Ainsi qu'en ce matin d'avril prestigieux,
Humant la volupté des Choses surhumaines,
Je suis, inconscient, le sentier où tu mènes
Mon être vers un but inconnu de tous deux ;

Ainsi j'ai bu l'amour à tes lèvres diverses
Dès l'aurore première et dès l'éternité ;
Et jusqu'en cet avril où rit ta nudité
J'ai tendu le cratère aux baisers que tu verses ;

Nos aveux oubliés me sont comme un remords,
Et j'ai suivi l'écho mystérieux des rires ;
Et dans mes yeux émerveillés où tu te mires
S'est reflété l'éclat perdu des soleils morts.

I

J'errais en un Pays sans nom, parmi des fleurs,
Sans rêve et sans passé, joyeux de joie étrange ;
Enfantin et riant des sons et des couleurs,
Dans ma virilité virginale d'archange.

Lascive et blonde en l'herbe verte aux reflets bleus
Tu dormais à mes pieds dans l'attente fatale ;
Et la rose complice, effeuillant un pétale,
Epanouit ta lèvre en un souris moelleux....

Tu gisais à mes pieds, rieuse et rougissante,
En ta passivité d'amante, tu gisais,
Et tu compris, d'abord, le Mot que je disais ;
Et le baiser fut long et l'étreinte puissante.

II

Le flot vertigineux emportait les collines
Et traquait cette proie humaine au flanc des monts;
Les vents avec des cris persiffleurs de démons
Souillaient ta nudité de bavures salines ;

Parmi l'effondrement retentissant des cimes,
Comme un défi suprême au Dieu dévastateur,
Le rocher colossal de toute sa hauteur
Se dresse inébranlable au loin sur les abîmes...

L'horreur du néant proche égarait en blasphèmes
Ta voix — tendre chanson de notre amour impur —
Ma lèvre frémissante oubliait le fruit sûr
Où nous avions mordu l'oubli des vains problèmes ;

Mais, couvrant tes grands cris et mon insulte d'homme,
Le hurlement des cieux emplit l'immensité :
Sur le bloc, impassible en son énormité,
Le gouffre entier surgit, épouvantable dôme !

Tu me souris alors, folle, de terreur lasse,
Et l'étreinte éveillant nos appétits blasés,
Cette mort ne fut pour nos deux corps enlacés
Que l'engloutissement de leur charnelle extase.

III

Naïvement lubrique, à l'aguet d'un vieux faune,
Vous alliez, nymphe hilare et qu'énerve l'orage,
Vers l'amour printanier qu'assouvit dans la rage
L'enlacement brutal et le baiser aphône.

Je pris en vous voyant ma flûte lydienne,
Si bien que, pour m'entendre et pour me voir peut-être,
Et vous croyant cachée à l'ombre d'un grand hêtre,
Vous vous haussiez vers moi, curieuse, et déjà mienne.

O comme vous riiez, dryade, alors que prise ;
Vous aviez oublié le vieux faune et la sente ;
L'azur vous voyant choir en l'herbe caressante
Souriait au travers des rameaux de cytise.

Une brise embaumant le thym du pâturage
S'était levée — heure d'impudeur idyllique —
Mais nous ne voyions pas s'allonger l'ombre oblique,
Et nous n'entendions pas au loin bramer l'orage.

IV

Dans la fraîcheur d'un soir d'octobre aromatique,
Au pays de l'amour voluptueux et lent,
Buvant jusqu'à l'ivresse, ô blonde, le troublant
Arome qu'exhalait ce crépuscule attique,

Je rêvais l'appareil de toutes tes pâleurs,
Je rêvais, accroupi dans l'ombre et dans l'attente,
Et, plein du grand désir de ta blancheur qui tente,
J'avais enguirlandé ton seuil de blanches fleurs...

Surprise d'un sanglot que la brise t'apporte,
Te penchant dans la nuit d'étoiles, tu m'as vu ;
Et, rieuse de me voir pris au dépourvu
Parmi mes blanches fleurs, tu dis : Ouvre la porte.

V

Fontanalia
(*la fête des fontaines*).

Vous suspendiez aux branches des guirlandes, à
L'entour d'un bassin vénéré cher aux naïades ;
Vous vous miriez parfois, en riant aux œillades
De vos yeux... une pierre indiscrète effaça

Du miroir ondulé ce rire de coquette ;
Et vous auriez seize ans aux calendes de Mai...
C'est le mirage de ton rire trop aimé
Qui te valut, ce jour, ma naïve requête ;

Je t'ai conduite épouse aux lares du foyer ;
Tu fus mon Egérie énergique et hautaine,
Pour ce rire émergé de l'antique fontaine
Où j'ai plongé mon cœur, ce jour, pour l'y noyer.

VI

C'était l'éveil atroce et l'heure d'agonie,
La torture d'avoir aimé, sa vie, en vain,
Et le doute final en un rêve divin
Et le dégoût suprême où l'homme se renie ;

La populace immonde épiait ma douleur
Hideuse et nue et vile, et hurlait dans l'ivresse
Abjecte de mon sang ; mais, de ta fauve tresse
Etanchant mes pieds, tu crachas sur un hurleur ;

Alors sous les cieux noirs où planait l'épouvante
Devers l'immensité mon regard se tourna,
Et, radieux, j'exhalai ce cri : Magdalena !
Et par toi je fus Dieu, ma sublime suivante.

VII

« La belle Aude »

L'énervante langueur des lents violoncelles
Redit que notre espoir d'aimer est enfantin ;
Le doux hautbois module un regret très lointain ;
Il frémit dans l'orchestre un bruit de grandes ailes ;

La flûte suraiguë aux strideurs sataniques
Raille un sanglot intermittent que dit le cor :
Et voici, n'est-ce pas, l'héroïque décor
Des gaves rugissants et des rocs titaniques ;

Voici le choc des fers et les cris du carnage,
La rage cramponnée aux flancs des rocs sanglants,
Et la chute mortelle, et, vers les faîtes blancs,
Le vol prodigieux des vautours plonge et nage....

Et, là-bas, sur le Rhône, un chant de funérailles,
Immense et triste chant que pleure un peuple en deuil;
Et les roses de sang sur le double cercueil ;
Et Durandal avec la gloire des batailles.

VIII

La reine auréolée au sourire effacé,
Dans sa robe stellée aux blancs revers d'hermine,
Et l'apparat des jours de grand'messe, a passé
Avec son doux regard de femme, qui domine....

Puis, sous le grondement des orgues déchaîné
Où l'essor glorieux des hymnes se marie,
Mon cœur s'exaspérait en un rêve damné
Parmi l'alleluia de la Pâque Fleurie :

Tête haute, bravant l'éclat de l'ostensoir
Et ce peuple courbé que prosterne la crainte,
Avec un long sanglot de t'aimer sans espoir,
Je t'ai priée à deux genoux comme une Sainte.

IX

Nous n'étions pas bergers, au temps des *bergeries*,
Aux jours de ma Bretagne épique où tu m'aimas ;
Et je partais pour de lointaines pêcheries.

Aux longs sanglots des vents mêlant le cris des mâts
J'avais harmonisé de mâles songeries
Pleines d'aromes bus sous d'étranges climats.

O le retour, espoir bercé de mes nuits lentes !
Et ton image, comme un phare à l'orient ;
Si bien que j'épiais des étoiles tremblantes ;

Enfin, la côte ardue au soleil souriant ;
Les appréhensions sinistres et troublantes ;
Puis, la joie enlacée et le baiser friand.

Et nous croyions, aux temps de la *philosophie*,
Aux jours de ma Bretagne orthodoxe à jamais,
Obstinément mystique et dont l'âme se fie

Aveuglément au Christ des océans calmés,
Et dont l'immense cœur de granit édifie
Un Temple où bruit la mer et clair d'astres semés.

Nous croyions un amour qui durât pour la vie,
Ignorants du caprice impudique d'ailleurs,
Innocents des désirs de la honte assouvie ;

Nous ne connaissions pas le rire des railleurs ;
Nous rêvions, par delà l'existence gravie,
Le Ciel où vers le Christ s'en viennent les meilleurs.

X

Eussé-je ailleurs trouvé l'amour? — le jour s'endort
A l'occident, reviens : ne t'ai-je pas menée
Où flotte le parfum suave d'un rêve mort,
O Berthe, ô ma Gretchen, ô ma douce Renée?

....Tes grands yeux, et la natte ingénue, et ta voix
Rieuse et musicale en naïves répliques,
Et ta candeur céleste alors tu m'expliques
Les pourquoi fabuleux des choses que tu vois....

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Heure unique d'amour inconsciente et chaste,
Crépuscule brûlant d'un radieux été ; —
O l'Idylle candide et tendre que c'était ;
Malgré que soit venu cet autre soir néfaste.

Assis à tes genoux dans l'ombre où se noyait
Ta forme, j'écoutais ta voix, comme en extase :
Chaque contour naïf me semblait une phrase ;
Les mots inespérés et fous que m'envoyait

Le souffle printanier de ta lèvre mutine
Paraissaient onduler à l'entour de ton corps ;
Pour moi, couleurs et sons se confondaient alors
En l'ivresse d'aimer une femme enfantine.....

FINALE

« Ecoute ; dans l'immensité,
Comme d'un beffroi d'outre-tombe,
L'arpège monotone tombe :
Automne, hiver, printemps, été..»

F. V.-G.

Ce sera par un soir d'automne lourd d'ennuis ;
Aux suprêmes senteurs des floraisons mourantes
Se mêlera comme un parfum des jours enfuis ;

Comme le doux susurrement des eaux courantes
Il s'entendra vers l'orient de vagues bruits ;
Au ras de l'occident, l'or des houles virantes

Chantera comme un thrène au soleil — que tu suis
Du long regret de nos extases délirantes —
Au soleil échappé de l'horreur des minuits...

Ou bien encore un soir d'hiver ; par l'ombre dense
Tournoîront pour jamais de blancs flocons muets
A l'entour des bois morts menant leur folle danse,

Fantômes dans la nuit vers l'infini rués,
Et les vents enfleront leur morne discordance ;
Et tels, nos rêves vont fatalement hués

Par cette nuit d'hiver et cette décadence....
Mais qu'importe l'Azur réfléteur des bleuets :
Ta parole ce soir en perles se condense.

Ce sera le printemps fleuri, le vieux printemps
Des amours et des ris, banal et cher aux filles :
Tourment perpétuel des viveurs impotents,

Et qui peuple le monde et dépeuple les villes ;
Nous viendrons à nouveau le long des vieux étangs
Déifier nos corps en des amours serviles ;

Et ce jour, où l'année exulte en ses vingt ans,
Naîtra de nos désirs épris de choses viles
Quelque poème doux et pur comme un beau temps.

Et l'été sèchera nos amours parfumées,
Lui, qui fane la fleur et qui brûle l'épi,
Qui garde à jamais les senteurs qu'il a humées,

Par qui meurt sans douleur le désir assoupi...
Les suffocantes nuits d'étoiles allumées
Là-haut ; et, sous nos peids, le faubourg accroupi,

Stellé de becs de gaz et voilé de fumées...
Je voudrai mordre encore, entre tes bras tapi,
Ces lèvres, et mourir pour les avoir aimées.

La Dame qui tissait

« Kissing her hair... »
ALGERNON CHARLES SWINBURNE

Printanière, dans l'aube éternelle du rêve
Et dans l'aurore assise, Elle tisse en rêvant
Des choses qu'Elle sait, et sourit ; et, devant
Elle, au gré de sa main agile, court sans trêve
La navette laborieuse, et le doux vent
D'avril emmêle ses cheveux qu'Elle soulève
Et rejette sur son épaule ; et, relevant
La tête, Elle fredonne un air qu'Elle n'achève.. ..

De l'ombre, Elle apparaît, comme en un cadre d'or :
Derrière Elle l'azur et des plaines qu'arrose
Un fleuve ; et, sur sa tête, un rameau de laurose
Etend ses fleurs contre l'azur clair ; — et l'effort
Du métier, comme un chant monotone et morose,
Se plaint très doucement ; — on envierait le sort
De celui qui baiserait la main qu'Elle pose
Négligemment, parfois, et lasse de l'effort.....

Mais moi, la voyant rire en rappelant sans doute
Quelque doux jour mort de sa joie un soir de Mai,
Je songeai que, peut-être, pour avoir aimé
Son rire, d'autres ont repris la lente route
Tristes d'un souvenir et le cœur affamé
D'un mets où nulle lèvre impunément ne goûte ;
Car dans sa folle soif ma lèvre la nommait
En l'invoquant : O Reine, ô blonde Reine, écoute !

Alors tournant vers moi son doux regard d'amour
Elle me dit : Enfant, ton âme est merveilleuse
Et son souhait est puéril ; moi, la veilleuse
Eternelle sur qui l'aurore, d'un vain jour
Qui ne sera jamais, est d'or ; à moi, l'ouvreuse
De l'Œuvre que j'ourdis en trame tour à tour
Faite et défaite ; que m'importe, étant railleuse
Et folle de mon corps, ton virginal amour ?

Puis, me voyant pleurer comme un enfant qu'on blesse,
Elle sourit et dit : Prends donc un écheveau
Et conte-moi ce grand amour, rêveur nouveau
Du vieux rêve de tous ceux-là ; car ta faiblesse
Est confiante et jeune et sa candeur te vaut
D'être à mes pieds ; sieds-toi là, rêve et chante et laisse
Vaguer ton âme folle, et, tendant l'écheveau
De pourpre, cherche en mes yeux clairs l'unique ivresse.

Et je fus las ainsi qu'un malade enfièvré,
Ecoutant cette voix railleuse de la Dame ;
Mais, devant Elle assis, je sentais une flamme
Vorace qui rongeait ma vie, et, délivré
De toute crainte, je chantais l'épithalame
Au rythme triste et lent de mon amour navré,
Si bien que se penchant vers moi la douce Dame
M'effleura d'un baiser dont rien ne m'a sevré.

Et comme l'écheveau de pourpre, que dévide
Sa main agile, enflait la navette ; en chantant
Mon rêve, je tressai sa chevelure ; et tant
Le rythme de mon chant auroral et candide
Charmait de volupté son cœur, que, m'écoutant,
La Dame s'oubliait et son lent regard vide
Errait devers le fleuve et la plaine; et, pourtant,
Sa blanche main frémit sous mon baiser avide.

Et tournant jusqu'à moi son long regard voilé,
D'une très douce voix, Elle dit : « Reste, page,
Et chante encore ainsi le rêve d'un autre âge;
Je permets que tu vives là.... Vois donc, ce blé
Semble d'or, tout là-bas.... » Et dans ce doux langage
J'écoutais un aveu de grand amour voilé;
Et voici que coulaient des pleurs sur son visage
Et ses yeux bleus étaient comme un ciel étoilé.

Heure Mystique

in memoriam C. G.

« Jejuna Corda »
Livre d'heures.

Les roses du chemin évoquent d'autres roses ;
L'avril impérieux évoque un autre Amour ;
Cet avenir, joyeux espoir, que tu proposes,
Rappelle du passé l'ombre d'un autre jour ;
Les roses du chemin évoquent d'autres roses.

Le catafalque virginal — ô roses blanches ! — ;
Les cierges dans la nuit des crêpes ; le pas lourd
Des hommes ; l'orgue lent — comme de nos dimanches
D'autrefois — ; et la foule indifférente autour
Du catafalque virginal aux roses blanches.

Ces jours sont morts ; ta vie, appareillant vers l'aube,
Sombrait avant l'aurore éblouie où je vais,
Rêveur ambitieux de la victoire improbe
Et défiant le souvenir des jours mauvais :
Ces jours sont morts ; l'aurore a refoulé cette aube.

Dis-moi, toi qui rêvais la harpe de l'archange,
Ce soir de causerie intime, si le Dieu
Des jours d'alors t'a pris au sein de la phalange
Harmonieuse de ses chœurs, et dis le Lieu
Très-Saint où chante vers son Christ ta voix d'archange...

Sans doute, et tu connais les Rythmes et les Songes,
Et quelqu'Amour inapaisé des âmes sœurs ;
Et tu prends en pitié notre art et ses mensonges
Aimés, et la banalité chère des cœurs ;
Et tu connais l'Amour, les Rythmes et les Songes.

O Doux mort, ô fièvreux enfant, mort de l'ivresse
Que donne aux cœurs choisis le Vin sanglant; et nous,
Malgré qu'au carrefour de tous chemins se dresse
La croix prestigieuse et qu'on baise à genoux,
Nous avons préféré la Vie à cette ivresse.

Fous de désirs émancipés et d'amour jeune
Vers l'univers conquis à nos vœux timorés
Nous marchions, abreuvant d'espérance le jeûne
Des cœurs ; et nous allions vers des buts ignorés
Dans la joie ivre et dans l'enfièvrement du jeûne.

Et cependant que nous allions parmi des roses
Blanches, au gré du sentier vert, ce jour d'avril,
Le souvenir m'a pris du tertre où tu reposes
Endormi dans l'espoir du rêve puéril;
Les roses du chemin évoquant d'autres roses.....

Si bien que, dans le soir qui vient, mon âme est triste
Vaguement, sans regret, si ce n'est d'un espoir
Et que mon cœur impétueux et doux résiste
Aux promesses de l'ombre aimante, et, dans le soir
Qui vient très lentement sur nous, mon âme est triste.

Sile!

La pénombre languit dans les cimes du Pinde ;

Sieds-toi, ton corps est las, près de l'eau qui bruit.

a e à l'orient dresse sa double corne ;
La trève choit d'en haut au songe audacieux ;
Voici pour t'accouder les mousses d'une borne.

Fixe un astre, connais le vertige des cieux ;
Dissous-toi vers l'Espace ainsi qu'une fumée,
Et, dans la volupté du R en, ferme les yeux.

Si bien que, dans le soir qui vient, mon âme est triste
Vaguement, sans regret, si ce n'est d'un espoir
Et que mon cœur impétueux et doux résiste
Aux promesses de l'ombre aimante, et, dans le soir
Qui vient très lentement sur nous, mon âme est triste.

Voir suite page 123

Sile!

La pénombre languit dans les cimes du Pinde ;
Un lac noir sourd au creux du val — et c'est la nuit ;
L'axe des cieux tourne vers nous les feux de l'Inde.

Jette ton arc, siffle ton limier qui poursuit
Jusqu'en la nuit sa chasse vaine — l'ombre est morne ;
Sieds-toi, ton corps est las, près de l'eau qui bruit.

a e à l'orient dresse sa double corne ;
La trève choit d'en haut au songe audacieux ;
Voici pour t'accouder les mousses d'une borne.

Fixe un astre, connais le vertige des cieux ;
Dissous-toi vers l'Espace ainsi qu'une fumée,
Et, dans la volupté du R en, ferme les yeux.

Ne daigne plus quitter l'indéfectible pose
Où se raidit l'allure altière de ta vie,
O toi, dont la pitié s'étend sur toute chose.

Car l'orgueil étayeur du rêve qui défie
Depuis le saint amour jusqu'au désir de vaincre
T'enseigne le dédain qui sèvre et déifie

Ta sceptique raison que rien n'a pu convaincre.

Il eût suffi pourtant de ce deuil monitoire
Pour aviver en toi la croyance magique
Et ployer tes genoux devant le Saint-Ciboire.

Reprends ta lyre et rythme à nouveau la supplique
D'un chant humilié qui plaigne et glorifie,
Du seuil, vers l'Agneau saint de la Messe tragique.

Dis : « Christ, mon cœur est las et ma barque dévie
Au gré de l'ouragan vers la mort éternelle,
Du festin de la chair mon âme est assouvie. »

Dis encore : Christ Dieu, mon âme ne vaut-elle
Pas une goutte du Vrai Sang qu'un prêtre épanche,
Et n'as-tu pas souci de mon âme immortelle ? »

Grise-toi de l'encens croulant en avalanche
Du chœur vers le parvis où dans l'ombre tu pries,
Et voici que soudain ton âme est toute blanche !

Jusqu'au ciboire d'or gemmé de pierreries,
Où gît le Pain vivifiant, avance et mange :
Car Christ ne perdra pas Celles qu'il a nourries.

Sens au fond de ton être abject s'éveiller l'ange,
Entrevois, un instant, le Ciel pour qui les sages
Ont dédaigné la terre et l'amour de sa fange ;

Et des Voix te diront d'extatiques messages...

O vision d'un soir et la royale escorte
Des archanges joueurs de harpe et des cent vierges...
Mais le ciel des élus a refermé sa porte ;

C'est dans l'aube d'argent la mort lente des cierges...
Et la banalité des choses et des hommes,
Cloaque où pour jamais, pauvre cœur, tu t'immerges.

Brise ton crucifix, sème aux vents les atomes
De l'Idéal futile et suis la tourbe lente ;
Car nous ne savons pas même ce que nous sommes.

Elle est bien morte, va, ta belle foi vaillante;
Ta barque à tout jamais cargue sa double voile ;
Dans la stagnation passive d'une attente,

Et sur toi lentement le firmament se voile,
C'est l'heure douloureuse où s'enténèbre l'âme,
Le regret sans espoir et la nuit sans étoile,

Et c'est l'obscurité qui pèse comme un blâme.

Ite, Missa est !
Office divin.

O futile joueur de lyre, évoque une ombre;
Car ton âme pleurait de joie au soir de grâce,
Avant ce long chemin que ta ruine encombre.

A prier, maintenant, ta langue s'embarrasse;
L'heure est funèbre ; c'est en vain que ton œil fouille
La noire immensité de l'occident sans trace.

Il n'est rien que savoure ton âme que souille
Le désaveu quotidien de chaque veille ;
L'ennui ronge ton cœur ainsi qu'une âpre rouille.

Ne redoute plus que ta volonté s'éveille
De l'assoupissement que ton mépris impose
Et dont, parfois, ton esprit même s'émerveille.

Il chante maintenant des voix sous la ramée,
Un vent léger frissonne emmi l'herbe où tu gis ;
Qu'allais-tu pourchassant la fauve renommée ?

C'est peu que *toi* — malgré ses horizons rougis,
Malgré l'aube et la mer, ce monde est peu de chose ;
Et l'art n'est pas la peine — ô rythme — et tu vagis.

La prière est absurde alors même qu'on l'ose ;
N'as-tu pas honte aussi de ton Dieu qui pleurait ?
Le temps est mort des Christ et de l'apothéose.

Quelle fatuité naïve te leurrait
D'un espoir enfantin et d'un songe impossible,
Prometteuse de gloire à ton rêve épeuré?

Tourne encor longuement vers le ciel impassible
Tes yeux — : la Gloire unique est d'être l'Infini —
Certes tu ne voudrais d'une gloire accessible ?

Abdique d'être roi, — le saurais-tu, banni —
Sachant que rien ne vaut que ta volonté livre
Le journalier combat vers qui l'orgueil hennit.

Tais-toi ; ne rêve plus la splendeur qui t'enivre :
Cette joie impuissante est pire — une heure a fui —
Que saurais-tu vouloir, toi qui dédaigne vivre...

Le grand ciel étoilé révolve dans la nuit.

Epilogue

ÉPILOGUE

Le couchant et l'aurore épandent le sang fauve
Des jours ; et l'âcre mer projette ses écumes
Que le vent porte aux fleuves doux; et nous, qui bûmes
L'air de la plaine herbue et de la cime chauve,
Dans l'ivresse de toi, Vin d'Etre qui consumes
L'âme, nous irons à la Mort, dont rien ne sauve :

Aux bords du vieux chemin que fleurit ton avril,
Terre, ô la Mère infécondée au dur poitrail,
N'avons-nous pas l'ombre des chênes et l'émail
Des prés et l'horizon, propice au vœu viril ?
Car la Vie éperdue élargit son portail,
Et l'éternel souris des Cieux est puéril.

Ainsi que d'autres sont allés, et malgré l'Ombre
Où, par de là nos jours joyeux, se perd la route,
Insoucieux ainsi que la chèvre qui broute,
Nous irons lentement, sans en compter le nombre,
Jusqu'en ce soir fatal des affres et du doute
Et jusque dans la nuit funèbre, et jusqu'en l'Ombre....

La vie est longue ; l'Art emplit sa coupe d'or :
L'espoir bouillonne aux bords du cratère d'or pur !
La Jeunesse rieuse montre un chemin sûr
Vers les Cimes où va l'éblouissant essor
Des grands cygnes ; et nous allons, ivres d'azur ;
Et sous nos pieds le grouillement d'un peuple dort.

Déjà, pour nos regards émerveillés, des plaines
Gisent dans la splendeur matinale et sa joie,
Sous le ciel tendre que la brume pâle noie
De son rêve ; et, vers nous, une rumeur d'haleines
Parmi des branches monte, et l'horizon déploie
Au loin l'immensité vaporeuse des plaines ;

Le jour que nous rêvions, éclos en ce matin
D'or rose, vibre et chante, et nos vœux sont remplis :
Notre âme adolescente et neuve a des oublis
Qui font la honte d'hier comme un songe lointain ;
Et le zéphyr apporte en rythmes affaiblis
L'écho mystérieux de quelqu'autre matin....

Debout, chante ! voici l'heure des choses grandes :
Ton plectre est d'or ; lève ta tête impérieuse,
Eployant ton manteau princier ; car la rieuse
Déesse Hébé t'a dit : Porte au Dieu mes offrandes.
Le viatique saint de l'étape pieuse
A nourri ta belle âme pour des choses grandes ;

L'orient s'ouvre, et, là-bas, jusque dans l'infini
Que dévoile la fuite allègre des paleurs,
Déferle un océan et l'on entend les heurts
De ses flots, bleus reflets rieurs du ciel béni.....
— O, notre âme vers vous s'en vient avide d'heurs.
Cieux, Océan, azur double de l'Infini !

Le sang de notre vie est généreux d'audace,
Le chemin de la cime est facile à qui l'ose,
Et dans l'hymne glorieux de quelque apothéose
Le cortège royal du pâtre de la Thrace
S'avance, et, devant lui, défeuillant myrthe et rose,
Des vierges vont rayonnantes de jeune grâce ;

Des cordes de la Lyre orphique aucune n'est
Brisée et le doux chant des vierges sonne encor ;
Rien n'a changé de l'immarcessible décor :
Car le Printemps perpétuel meurt et renaît;
Malgré qu'aux pieds du mont la multitude dort
Et que le Temple saint s'attriste, profané.....

Le sang de notre vie est peu, Nature mère;
Mais le chant de nos voix résonnera, peut-être,
Jusqu'au soir de ta Vie immense; et le doux mètre
Né de nos doigts inconscients vaincra l'amère
Nuit, malgré la rumeur des siècles, pour soumettre
A son prestige quelqu'autre cœur éphémère;

Et quand ne suffiraient à nos vœux le pouvoir
Du Rêve impérial et du Songe berceur,
Et le Rythme serein du Verbe et sa douceur ;
De suivre le Cortége et son hymne, et de voir
L'Avenir rayonnant ouvert dans la noirceur
Du ciel morne; et d'être l'Aurore, dans le soir :

Il ne faudrait que cette joie à notre vie ;
Larme d'un cœur versé dans quelque soir à naître
Au chant perpétué vers lui de ce doux mètre
Né de mes doigts inconscients, et qui dévie
Malgré le vaste bruit des siècles pour soumettre
Au rêve de ce cœur le rêve de ma vie!

Table

TABLE

	PAGES
Triplici	17
Un poème de la mer	23
Euphonies	39
Rex	63
Le Fruit	69
Carmen perpetuum	77
La Dame qui tissait	105
Heure mystique	113
Epilogue	127

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

DES PRESSES D'ALCAN-LÉVY, A PARIS

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

CE PQ 2643
.I3C9 1887
COO VIELE-GRIFFI CYGNES.
ACC# 1242442

a39003 002166725b

COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 11 01 04 13 1